

BASILE PANURGIAS

L'Inconnue de la Factory

roman

EDITIONS
HERODIOS

I



Il était une fois...

« Un roi ! » vont dire mes petits lecteurs.

Eh bien, non, les enfants, vous vous trompez. Il était une fois... un morceau de bois.

Ce n'était pas du bois précieux, mais une simple bûche, de celles qu'en hiver on jette dans les poêles et dans les cheminées.

CARLO COLLODI,
Les Aventures de Pinocchio.

« Pas de Venise sans gondoles. » Ou peut-être « Pas de gondoles sans Venise. » L'un ou l'autre. Je ne m'en souviens pas. L'accroche faisait son effet. En anglais, français, allemand, et même en italien. Plus tard, au milieu des années 1990, le japonais et le chinois furent ajoutés, mais j'avais déjà quitté Venise. Les touristes s'arrêtaient, réfléchissaient et, encouragés par le guide qui brandissait son parapluie vers le ciel, pénétraient dans l'atelier de mon père.

Dans les années 1950, il y avait eu jusqu'à vingt mille gondoles, mais trente ans après, quand mon père accepta les visites, il n'y en avait plus que quatre cents. Il ne restait que quelques *squeri*, ces chantiers navals où les embarcations de la lagune étaient construites et rénovées. Le plus beau du monde, l'Arsenal, était quasiment désert, et celui de mon père était lui aussi figé depuis des années. Pendant un temps, afin de maintenir un semblant d'activité, quelques carènes de vieilles gondoles gîtaient au gré des vaguelettes, mais à cause des remous produits par la multiplication des bateaux de croisière on avait dû les mettre en cale sèche. La différence entre les gondoles qui attendaient d'être restaurées et celles qui avaient été préservées dans leur jus pour être photographiées s'était estompée.

L'idée des visites était venue d'un guide qui avait poussé la porte de l'atelier. Jusque-là, mon père éconduisait les

curieux pour préserver ses secrets du métier, la qualité de sa peinture d'un noir mat profond n'avait pas d'égal, mais ce Français persistant lui avait juré qu'il s'agirait de petits groupes éclairés, amoureux de la lagune, que chaque visiteur ne prendrait qu'une ou deux photos. Qu'on le paierait dix mille liras la visite.

« Dans ce cas-là... »

« Reprendre » les gondoles, comme on dit en langue vénitienne, n'était plus une activité viable sans les subventions municipales. Si mon père m'avait écouté et avait transformé son *squero* en boutique-hôtel, on n'en aurait pas été là. Les visites s'intensifièrent rapidement et Lonely Planet eut l'idée d'en parler comme d'un remède à l'indigestion de Tintoret et de Tiepolo, et c'est ainsi qu'avant même que mon père ne réalise ce qui se passait le *squero* fut classé. Muséifié à jamais.

Quand mon père l'apprit, déchiffrant le courrier avec les demi-lunes qu'il arborait désormais pour être raccord avec son décor d'opérette, il en fut fier, même si les possibilités d'enrichissement s'évanouirent en même temps que l'activité originelle du *squero*.

Mon père n'était pas avide, mais il avait l'air servile quand il se saisissait d'une *fórcola* pour la tendre aux touristes. La *fórcola* est le manchon de bois que l'on installe sur chaque bord de la gondole pour y poser la rame et faciliter un maniement complexe. « Touchez comme c'est beau, aussi doux qu'une femme », disait-il aux hommes, et « aussi doux qu'un bébé », disait-il aux femmes.

Face à l'air perplexe des uns et des autres, il précisait : « Vous avez devant vous l'objet le plus important de la ville. La *fórcola*. L'âme de la gondole. L'âme de la ville », et insistait, en italien : « *L'anima di Venezia* » ou parfois même « *L'animale di Venezia* » pour bien souligner que la *fórcola* était dotée de vie.

Aux Italiens et aux groupes d'intellectuels, il expliquait : « Ce n'est pas Venise qui a inventé les gondoles, mais les gondoles qui ont créé l'architecture de Venise. » Les Lombards, à l'époque où ils avaient voulu envahir la lagune, n'avaient pas su concevoir une embarcation aussi parfaite et, du coup, Venise était demeurée inaccessible et fidèle à l'exarchat de Ravenne, c'est-à-dire au monde byzantin de l'Orient. Sans la gondole, l'architecture de la cité lacustre aurait donc été essentiellement baroque.

Mon père finit par vendre un grand nombre de *fórcole*. Peu à peu, elles prirent place en vitrine, remplacées, il faut bien l'admettre, par des modèles fabriqués de manière quasi industrielle par les *remiere*, les fabricants de rames qui en avaient simplifié la conception. La gondole est une embarcation asymétrique, et le poids du gondolier est déporté. Ainsi la *fórcola* est-elle adaptée au poids et à la taille de chaque rameur, mais pour les touristes ces subtilités n'avaient pas d'importance, c'étaient juste des morceaux de bois usinés comme des statuettes futuristes.

L'éclosion de ce tourisme de masse remontait à 1954. Cette année-là, la municipalité vénitienne avait interdit toute évolution future des gondoles, un peu comme si celle de New York avait interdit que les taxis Impala succèdent aux Checker Cabs dans les années 1970. Venise, ville industrielle et toujours capable de se réinventer, aurait rendu les armes, devenant alors le joyau d'une lagune endormie pour le plus grand plaisir des amoureux d'un idéal pétrifié.

Au tournant des années 1990, mes frères aînés avaient déjà quitté la maison, l'un était gondolier et l'autre ambulancier. Je me retrouvais seul à habiter le grenier du *squero*, observant ce qu'était devenu le commerce de mon père quand je traversais la mezzanine de mon nid d'aigle pour me rendre aux toilettes. Je ne me plaignais pas, j'aurais pu vivre longtemps ici, non seulement les logements étaient déjà trop chers pour qu'on me force à quitter la maison familiale, mais en plus je pouvais sortir par l'escalier extérieur et mener une vie autonome, sans compter que je pouvais trouver un emploi puisque le chômage à Venise était inconnu des Vénitiens de souche.

Cependant, mon père avait observé que les Américains qui débarquaient des bateaux de croisière tiquaient sur le coût élevé de l'envoi des *fórcole* aux États-Unis.

« Alvisé, que penserais-tu d'aller en vendre en Amérique? me dit-il un jour. Ciao, les frais de transport à l'unité. Il faut que tu ailles ouvrir ce marché. J'ai gagné pas mal d'argent cet hiver, je peux financer ton voyage. Une cliente américaine m'a dit que je ferais un malheur là-bas. »

Je ne sus que répondre. L'Amérique. Toujours ce mythe de l'Amérique chez les vieux. Je n'étais pas contre le fait de m'y rendre, mais vendre des *fórcole* à

New York, je trouvais la proposition absurde. Je ne pouvais pourtant contredire mon père et, malgré mon jeune âge, je me dis que finalement c'était là une occasion unique de partir d'ici. Je fus peiné de lui mentir.

« Oui, c'est une très bonne idée, papa. »

Mon père souriait.

« Cette femme m'a aussi dit une chose très juste, on va mettre un socle un peu plus luxueux. Elle connaît du monde là-bas, ça sera facile, tu verras. »

À la douane de New York, on m'arrêta en me demandant ce que je faisais avec « ces choses » en bois. J'eus du mal à expliquer ce qu'était une *fôrcola*, et surtout à justifier que j'en transportais cinq pour les offrir en cadeau. D'un air dubitatif, on écrasa le tampon sur mon passeport et, d'un geste méprisant, je fus toléré sur le territoire américain.

La femme qui avait convaincu mon père de venir les vendre à New York avait envoyé son chauffeur, elle était censée me loger pendant quelques semaines.

Elle me contacterait, me dit son chauffeur, mais je n'eus aucun signe d'elle. Dans l'entrée de l'appartement gigantesque, sa *fôrcola* était négligemment posée au sol, encore dans son papier bulle. J'entrevis ce séjour avec inquiétude.

En face de l'immeuble, il y avait un café italien, le Caffè Dante, avec un percolateur spectaculaire surmonté d'un aigle. Je parlai d'emblée en italien au propriétaire. Un peu méfiant d'abord, il finit par me répondre dans une langue datée, râpeuse, lâchant même un « *voi* » de la forme archaïque du vouvoiement mussolinien. Il était sicilien, né à New York de parents immigrés. Je sortis de mon sac de sport une *fôrcola*.

« Mais que veux-tu que je fasse de ça ? Ici c'est un café sicilien, pas vénitien.

— Mais Dante était toscan...

— Dante, c'est l'Italie pour le monde. Écoute, tu peux laisser ton bout de gondole dans la vitrine, et si quelqu'un veut l'acheter, je le vends. Combien tu en veux ?

— Mille dollars.

— Tu es sérieux, là ?

— C'est le prix à Venise.

— L'ami, tu n'as rien compris. Vraiment rien. Mets-la là et on verra.

— J'en ai quatre autres, au cas où... »

Avant mon départ, j'avais acheté le plan de Manhattan réalisé par le grand graphiste, Massimo Vignelli. L'identité de New York devait énormément à sa volonté de simplifier à l'extrême la vision géographique de la ville, mais cette abstraction ne correspondait pas à ce que je découvrais. Je m'attendais à parcourir des rues à angle droit alors que je me perdais dans les méandres de Greenwich Village. Ainsi, je ne comprenais pas comment deux rues parallèles, la 4^e Ouest et la 11^e Ouest par exemple, pouvaient se croiser.

Le hasard, tout est une question de hasard. Si le directeur d'une boutique de fringues n'avait pas vu la *fórcola* en vitrine et acheté les cinq pour décorer son magasin, je serais rentré piteusement à Venise. Je n'avais pas fait attention à mes dépenses, en effet, croyant que vivre à New York était facile, je n'aurais pas pu tenir plus d'un mois ici. Finalement, la *forcolà* avait repris sa fonction première, un point d'appui pour lancer la machine et défier ensuite l'équilibre du rameur Alvisé à New York.

J'avais un peu méprisé l'idée de mon père, mais maintenant qu'il s'avérait avoir eu raison je me retrouvais sans munition pour le critiquer et m'émanciper de lui. Ce qui renforça mon désir de rester loin de Venise.

Je ne me doutais pas que je resterais des années à New York.

II



Il est ridicule de situer des histoires
de détective dans la ville de New York.
New York est elle-même une histoire de
détective.

AGATHA CHRISTIE.

Je la voyais plantée devant moi, mais ne l'entendais pas. Sans regarder ses lèvres bouger, je n'aurais rien compris. J'avais les oreilles infectées depuis quelques jours, et à New York, quand on est malade, les amis disparaissent. Du coup, je restais couché au loft. Je ne pouvais pas parler au téléphone, j'écoutais de la musique très fort, avec l'espoir que ça résoudrait mon problème.

De loin, en indiquant mes oreilles, je lui fis comprendre mon état, mais peut-être que, indifférente à ce qui n'était pas lié à son existence, elle pensa que j'allais bien. Silvana était plus préoccupée par ce qui se passait dans son pays, le Venezuela. « La pute » de trente ans avait fini par se marier avec son grand-père nonagénaire. Vivre en coloc, c'est un déclassement violent quand on a un Picasso dans la famille, un portrait de jeunesse, « chez nous depuis le XIX^e siècle », disait Silvana de manière délirante pour bien souligner son statut patrimonial.

Je lui répétais que je n'allais pas bien du tout. Soudain, comme si elle avait compris, elle me dévisagea en silence, mais son désir que je m'intéresse à elle était plus fort que sa compassion. Elle prononça une phrase, je déchiffrai les mots sur ses lèvres comme si ma tête était immergée.

« Ferme les yeux. »

Je n'étais pas d'humeur, mais je m'exécutai sans tricher. En faisant un effort, j'entendis l'ordre suivant :

« Ouvre-les maintenant. »

Elle avait retiré son bonnet et souriait en attendant que je lui déclare que j'adorais sa nouvelle chevelure blond platine. Je lui dis ce qu'elle voulait entendre : « Très beau », sans le penser, mais sans trop en faire, de toute manière elle ne prêterait pas attention à ma réponse. Après coup, je pensai que paradoxalement la blondeur extrême renforçait le côté exotique d'une femme très brune. Après mon approbation, elle s'admira dans le miroir et me lança :

« *You are sure you love ?* »

Ses mots exacts, dans cet anglais appauvri qui est la marque des étrangers de la ville, compréhensible par le vendeur mexicain de la *bodega* du coin.

« *Fantastic* », fut ma réponse. Les superlatifs n'étant jamais de trop.

Pourquoi Silvana me demandait-elle mon avis ? Des trois locataires, Spencer était l'arbitre des élégances, mais il dormait encore. Sans doute Silvana se rendait-elle compte qu'elle avait raté son coup et avait besoin d'être rassurée immédiatement. Je n'osai pas parler de Marilyn ni de Madonna qui l'avaient certainement inspirée, je me contentai de l'ambigu : « *It's so you !* » pour qu'elle me laisse tranquille.

Nous étions colocataires parce que j'avais été le premier à voir l'annonce du *Village Voice* qu'elle avait passée. Le fait que je sois vénitien rassurait. Je m'étais bien gardé de parler argent, j'avais dit que j'étais graphiste, mais comme pour beaucoup d'Européens ici on considérait qu'a priori j'avais les moyens de vivre sans un emploi régulier grâce à un réseau établi dès mon enfance ou à une solidarité familiale. Le choix d'un bon coloc dans un loft était essentiel, car il n'y avait aucune intimité possible, quelques racks noir mat faisaient office de paravents, le propriétaire interdisant toute cloison en dur pour ne pas faciliter une cohabitation harmonieuse et revendicative.

J'avais lâché quelques phrases ironiques sur nos hôtes américains, à contrecœur, mais je sentais que c'était le seul moyen d'être choisi.

Silvana écrivait une thèse sur l'écologie en Amazonie, ce qui lui permettait de prolonger son statut d'étudiante. Elle voulait organiser une grande fête de réconciliation à Central Park, un peu sur le mode des chautauquas amérindiennes du début du xx^e siècle. Elle cherchait à contacter Sting et Paul Simon pour donner vie au projet, m'assurant que ce n'était qu'une formalité. J'étais à New York depuis déjà quelques années, assez pour savoir qu'on se mentait souvent à soi-même afin de tenir le rythme.

Spencer était homo. Il n'y avait aucun doute sur sa sexualité. À cette époque, pourtant pas si lointaine, quelques gestes efféminés et une voix maniérée étaient des marqueurs de revendication sexuelle. Par prudence, il parlait de « quelqu'un » pour qualifier un amoureux, et se disait bisexuel parce que ça faisait sophistiqué. Dans ma vision de la réalité gay de l'époque, je jugeai, à raison, qu'il n'aurait pas de relation suivie, donc pas de copain qui squatterait notre canapé...

Quant à Silvana, elle me révéla qu'elle sortait avec un assistant de son directeur de mémoire, doctorant dans une fac au nord de l'État de New York, un Américain pur sucre comme ceux dont elle se moquait. Ils ne se voyaient que le dimanche, quand il descendait de la vallée de l'Hudson, où il vivait dans une ferme qu'il retapait. Pourtant, pendant mon entretien, elle m'avait affirmé que toute relation amoureuse devait avoir lieu ailleurs que chez nous.

J'avais imaginé un peu vite que Silvana n'avait pas une grande libido. En entendant ses hurlements au moment où je rentrais, un soir, j'eus du mal à lier la voix que j'entendais au corps de la Vénézuélienne. Je découvrirais vite sa routine : à chaque visite de son

copain, elle visionnait avec lui la vidéo d'un film européen, pensant que le son couvrirait celui de leurs ébats. Dans l'entrée, Spencer regardait lui aussi une vidéo sur sa télé, un casque surdimensionné sur les oreilles. Affichant un grand sourire, il me fit un geste qui signifiait : « Il y a de l'action ici, tu vas t'amuser... » Spencer calait sa propre routine sur celle de Silvana, il regardait des épisodes de la série anglaise *Game On* que des amis londoniens lui envoyaient, une histoire de trois locataires « dysfonctionnels », comme nous. Il visionnait deux ou trois épisodes, le temps que Silvana et son mec fassent l'amour et disparaissent dans la salle de bains. Puis plus tard, au cœur de la nuit, Spencer sortait. On ne lui demandait jamais où il allait, on respectait et redoutait la réalité de ce monde parallèle et sulfureux où il traînait, et on ne voulait pas savoir ce que signifiait précisément être gay à New York.

[...]